

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

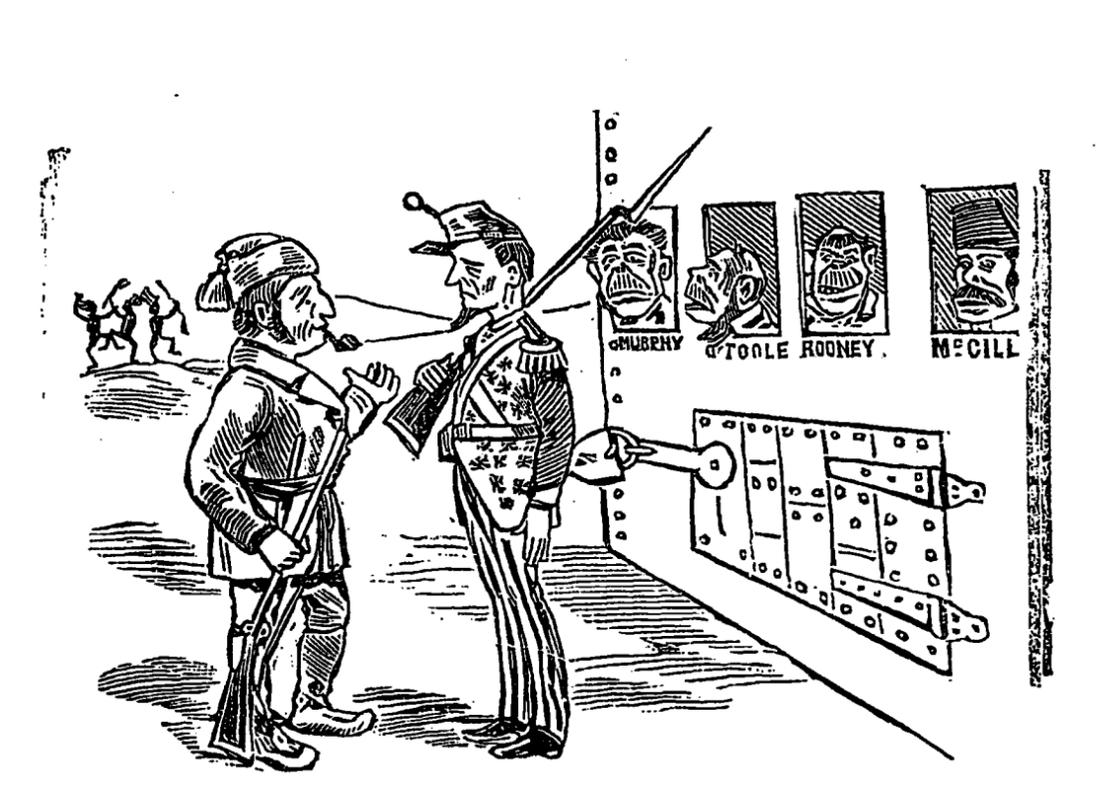


BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET LE MEILLEUR VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET TOUTES LES MALADIES DE FIEVRES, MARIAGES, LE GRAND TONIC RENFORCIS SANT-JOUR

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite.)

—Et moi ! — dit Barba. — Si un malheur si grand lui était arrivé, est-ce que vous croyez que je l'aurais abandonnée cette bonne et chère demoiselle ?
 — Je sais bien que tu serais restée près d'elle, Barba, mais qu'ussiez vous fait tous les deux ?
 — Dam ! je ne sais pas !
 — Je n'ai, hélas ! que quelques économies bien petites à laisser à mon enfant. Je n'ai que le revenu de mes places.
 Or, moi mort que deviendrait Catherine ? Une jeune fille de famille noble seule au monde, sans parents, sans appui.
 Jamais jusqu'alors je n'avais quitté ma fille, et l'existence de Catherine me semblait tellement liée à la mienne que je n'avais pas eu cette pensée. Lors de ce voyage cette pensée naquit de la séparation.
 Elle m'apparut lumineuse, je te le répète : si j'étais mort par suite d'un accident ou d'un crime, quel remords n'eût pas été le mien en rendant le dernier soupir et en songeant que Catherine allait demeurer seule, plongée dans la misère.
 — Et cette pensée vous vint d'elle-même, comme cela, sans motif ?
 — Oui et non. Ce fut l'acte concernant ma nomination qui me la fit naître.
 — Comment, monsieur ? On parlait de mademoiselle Catherine dans cet acte ?
 — Indirectement, mais il était question d'elle. Aux termes de mon bre-



SUR la FRONTIERE du NORD-OUEST

Ladébauche. — Ecoute, oncle Sam, j'espère que tu ne feras pas de bêtises. Aie l'œil sur ces Faignants et ne les lâche pas pendant que je ferai un peu de flaubage par là-bas.

vet de "souverain maître et inquisiteur-général des eaux et forêts" de monseigneur de Guise dans son duché de Lorraine, je laisse cette charge et ses revenus au mari de Catherine.
 — Oui ! oui ! je sais.
 — C'est en songeant à cette clause que je sentis naître en moi la pensée dont je te parlais.
 A mon retour, tu te rappelles, j'allai tout aussitôt remercier le baron de Céranon, car ce n'est pas au duc, mais à lui, que je suis redevable de ces heureux événements.
 Il me reçut avec un amical empressement.
 Il me demanda si mon voyage avait été bon, si j'étais content. Je répondis en le remerciant avec effusion.
 Alors j'étais loin, bien loin de supposer ce qui devait être. Qui m'eût dit que l'ami intime du duc de Lorraine songeait à ma fille, m'eût paru faire une plaisanterie de mauvais goût. Aussi abordai-je la question relative à Catherine avec une franchise sincère :
 — Ce qui m'a touché le plus, — lui dis-je, — dans votre délicate et

généreuse action, c'est que vous avez songé à Catherine.
 Céranon me regarda en souriant :
 — En vérité ? — dit-il.
 — Oui ! — repris-je, — vous lui assurez non seulement une dot, mais une fortune dans l'avenir.
 Alors je racontai à Céranon, dans l'épanchement de mon cœur, la pensée qui m'était venue.
 — Comprenez-vous, cher ami, — lui dis-je, — si j'étais mort ! Que serait devenue Catherine ?
 — Oui, — me dit-il, — une jeune fille, belle et séduisante comme la vôtre, ne peut demeurer seule sans une main ferme pour la protéger et pour écarter ceux qui voudraient lui faire suivre une voie mauvaise.
 — Enfin je suis revenu sain et sauf, mais cette pensée me tourmente encore.
 — Il y a un moyen de vous tranquilliser, — reprit Céranon en souriant.
 — Lequel ?
 — Placez près de Catherine un protecteur naturel, et comme elle n'a pas de père, donnez-lui un mari.

— Un mari ! — dis-je. — Où le trouver ?
 — Oh ! c'est facile. Mademoiselle Catherine est jeune, jolie, instruite, aimable et spirituelle. Elle est de bonne famille et votre position est belle, sans compter ce qu'elle peut devenir. Un mari se rencontrera vite.
 — Oui, mais il me faut des garanties de bonheur pour Catherine.
 Céranon me regarda encore :
 — Qu'entendez-vous par là ? — me demanda-t-il.
 — J'entends que je voudrais trouver pour gendre un homme qui ne fût plus assez jeune pour m'inspirer d'inquiétude, ni trop vieux pour inspirer des regrets à Catherine. Je le voudrais galant, aimable, instruit...
 — Homme de guerre ?
 — Oui, — mais je voudrais qu'en même temps il s'occupât de fonctions diplomatiques, je m'entendrais mieux avec lui, et ma fille aurait alors une existence moins troublée et plus heureuse.
 Céranon m'avait écouté.
 Il se leva vivement, il marcha dans la salle, puis il revint vers moi :

— Mon cher monsieur de Lespars, — dit-il en me prenant la main, — croyez-vous que je sois trop vieux pour songer à me marier ?
 — Allons donc ! — dis-je en souriant et sans comprendre encore, — trop vieux, vous ! Mais vous avez quarante ans à peine.
 — Quarante ans ! — me dit-il. — J'en ai près de cinquante, — mais si j'ai près de cinquante ans d'âge et de corps, j'en ai trente de cœur car je n'ai jamais aimé, — ajouta-t-il avec un accent qui me causa une émotion subite. — Je suis homme de guerre, mais je suis instruit et plus diplomate encore qu'officier, je vous promets d'être galant et aimable, voulez-vous de moi pour gendre ?
 En attendant ces paroles, — poursuivit le conseiller, — je crus à une sauterie et je n'osai répondre.
 Mais Céranon se montra sérieux, et bientôt le doute ne fut plus permis. Alors la joie inonda mon âme.
 Tu te rappelles ce qui s'est passé, Barba ?
 Il avait été convenu que nous ne préviendrions Catherine, du consentement de laquelle j'étais certain, car elle ne pouvait rien rêver d'aussi beau, que le jour où le baron enverrait son cadeau des fiançailles.
 — Oui ! oui ! — dit la vieille gouvernante, — je me rappelle ce jour-là !
 — Le mariage a été fixé pour le 15 du mois de janvier.
 — Mais vous dites dans huit jours, monsieur le conseiller, et nous sommes le 21 décembre.
 — C'est Céranon, qui, ce matin même, m'a écrit pour me dire qu'il fallait avancer l'époque. Le roi se meurt et les fêtes d'un nouvel avènement pourraient entraver l'union et la faire reculer indéfiniment.
 — Je comprends.
 — Et puis, Céranon est pressé.
 — Ça se comprend encore.
 — Pourquoi ?
 — Dame ! — à son âge...
 — Son âge ! son âge !
 — Oui ! son âge...
 — Il est plus jeune que moi.
 — Pas de beaucoup !
 — Suffisamment, néanmoins, pour faire un bon mari.
 — Oh ! oh !...
 Le conseiller regarda la gouvernante.
 — Tu dis ?
 — Rien ! — Nous verrons ! — répondit Barba en grommelant.
 — D'ailleurs, reprit le conseiller, — ce mariage presse. — Il a été annoncé officiellement à tous mes amis, il ne faut pas, pour ma fille elle-même, qu'il soit ajourné.
 — C'est vrai ! — dit Barba.
 — Et maintenant, ma bonne Barba, — continua le conseiller en changeant de ton, — si je t'ai raconté tout

cela, ce n'est pas pour te narrer une histoire, mais c'est que, tant que Catherine ne sera pas mariée, il n'y a que toi et moi près d'elle. Or, je ne sais pourquoi, mais cette pensée que je puis mourir ne m'abandonne plus, et si je viens à quitter ce monde avant que ma fille ne soit madame de Céranon, au moins tu sauras tout, et tu seras à même de me remplacer près d'elle.

—Oui, mon bon seigneur, oui, — dit Barba, — vous savez bien que je vous suis dévouée, à vous et à Catherine, mais voulez-vous que je vous parle franc ?

—Sans doute, Barba !
—Eh bien ! notre cher demoiselle est-elle bien contente de ce mariage ?
—Comment ! si elle est contente ?
—Oui !

—Mais elle est enchantée !
—C'est drôle, — dit Barba, — je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'elle est toute triste de vous quitter...

—Triste, oui, mais peinée... non ! D'ailleurs, en admettant que Catherine ne ressente pas pour Céranon un amour passionné, elle ne sera pas moins la plus heureuse des femmes. Quelle position, je ne dirai pas plus brillante, mais aussi brillante eussé-je pu désirer trouver pour elle ?

—Je ne dis pas le contraire.
—Céranon a un avenir splendide.
—C'est vrai.

—Il peut devenir maréchal de France, — ministre, — ambassadeur, — avec une protection comme celle du duc de Lorraine, et de Duprat l'ami de la princesse Louise. D'ailleurs n'est-il pas attaché au service de la princesse ?

—Je sais bien, — dit Barba, — et c'est précisément tout cela qui me fait un bien drôle d'effet... je le répète.

—Tout cela, quoi ?
—Voyez-vous, — mon bon maître, — il ne faut pas vous fâcher, — mais quand je vois un homme dans la brillante position de M. de Céranon, pas jeune il est vrai, mais encore beau chevalier et avec une position que bien des grands seigneurs envieraient, un homme qui pourrait faire un mariage fort riche et fort avantageux, quand je le vois venir épouser Catherine, ça me semble bien étonnant.

—Pourquoi ?
—Catherine n'a pas de fortune, vous le dites vous-même, monsieur.

—Mais ma position est fort belle.
—Maintenant oui, mais c'est M. de Céranon qui vous a servi, monsieur le conseiller. Pourquoi vous a-t-il servi comme cela ?

—Mais, — dit Lespars avec un peu d'embaras, — parce que c'était juste ?

Barba fit un mouvement d'épaule indiquant que cette raison ne lui paraissait pas des meilleures.

—Enfin, — reprit Barba, — je le dis encore : tout cela c'est bien drôle !
—Comment ! Tu trouves drôle que le baron de Céranon aime ma fille ?
— dit Lespars avec un ton de réprobation.

—Vous a-t-il fait du bien parce qu'il aimait votre fille, ou a-t-il aimé Catherine après vous avoir fait du bien ?

—Je ne sais pas, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le baron de Céranon s'est montré pour moi un ami sincère, et qu'il adore ma fille. Donc, je suis heureux, très heureux de cette union arrêtée, et je suis sûr que Catherine est aussi heureuse que moi.

—Hum ! — fit Barba en se parlant à elle-même, sans que le conseiller pût l'entendre, — il y a là-dedans quelque chose qui ne me semble pas du tout naturel, et que je voudrais bien savoir...

—Et, — reprit M. de Lespars, — le mariage aura lieu dans huit jours, le 29 décembre, tout de suite après les fêtes de Noël, entends-tu ? Le grand repas sera donné ici, dans cette salle. Voyons, — ma bonne Barba, — occupons-nous de ce que nous ferons, et rendons-nous compte si nos convives peuvent tenir ici... — Mais parle donc !

—Mais oui, monsieur, — répondit Barba. — Je vous répète qu'ils y tiendraient.

—Soixante, tu sais !
—Oui, monsieur.

—Ah ! — dit le conseiller avec un cri de joie. — Voici Catherine.

A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 11 Avril 1885.

ON DEMANDE

Une file complète du Canard du 1er février 1885 au 5 octobre 1885. Un prix raisonnable sera payé.

s'adresser au Rédacteur du Canard.

L'INSURRECTION AU NORD-OUEST

SCÈNES HORRIBLES A BATTLEFORD

Les horreurs de la campagne

Nouvelles générales de la guerre. Incidents dramatiques (Correspondance particulière du Canard)

Battleford, 6 avril 1885

Hier matin une colonne d'insurgés au nombre d'environ 10,000, commandés par Dumont a ouvert le feu sur le fort de Battleford. La fusillade a duré toute la matinée. Six pièces d'artillerie de siège placées en barbette sur une des collines avoisinantes ont démantelé le fort complètement.

La garnison, ayant épuisé ses munitions, hissa vers midi un drapeau de parlementaire.

Les Métis accordèrent une heure d'armistice afin de permettre aux loyaux de préparer les conditions de la capitulation.

Après une courte entrevue entre les parlementaires des parties belligérantes, il fut entendu que les femmes auraient la vie sauve mais que les hommes sortiraient de la forteresse pour se constituer prisonniers de Riel. Les Indiens Sautoux, Cris et Pieds Noirs s'étaient réservé le privilège de décrier sur le sort des femmes et des enfants.

A quatre heures de l'après-midi les insurgés prirent possession du fort et de tous les vivres qu'il contenait.



Les femmes et les jeunes filles achetèrent leur liberté au prix de leurs chevelures qui furent enlevées avec leur scalp par les Indiens de la tribu de Poundmaker et de Poundbroker.

Toutes les résidences de Battleford furent ensuite livrées au pillage.

Les Cris s'emparèrent de la garde-robe des voisins.



Piapo se chaussa avec les bottes du facteur de la compagnie de la Baie d'Hudson.



Quelques Indiens songèrent à leur dulcinées et habillèrent leurs squaws avec les robes et les différents ornements qu'ils trouveront dans les maisons de Battleford.

Régina 7 avril

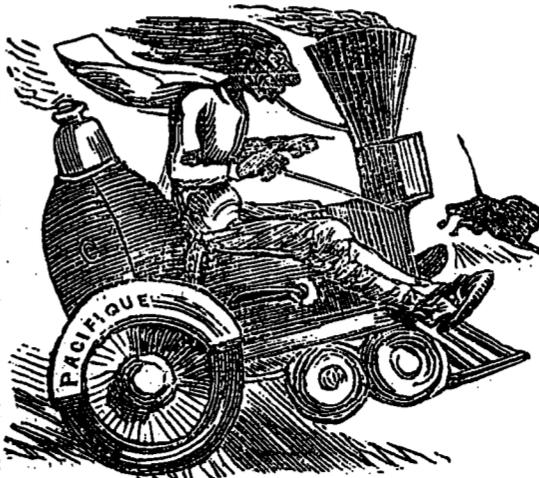
La ville de Regina est en la possession des rebelles. Hommes, femmes et enfants ont été passés par les armes. Tous les magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson ont été pillés par les Métis.

Riel a tenu une cour martiale cet après-midi et a condamné à mort le gouverneur Dewdney.

Il a offert une récompense de £1,000 pour celui qui le prendra mort ou vif.

Les ponts du Pacifique sur l'Assiniboine ont été détruits avec l'aide de la dynamite.

Poundmaker avec sa tribu a enlevé tous les rails du Pacifique.



Les Peaux Rouges se sont emparés des locomotives et s'en servent en guise de chevaux pour faire la chasse aux buffles.

Big Bear commet des atrocités inouïes dans les années des guerres indiennes ; chaque volontaire qui tombe entre ses mains est soumis aux supplices les plus barbares. Il les scalpe et leur coupe le nez, les oreilles et la langue.

Ses repas consistent en un menu anthropophage que ne désavoueraient pas les sauvages des îles Fiji.

COUACS

A l'assommoir :
—Et toi, Gugusse, est-ce que tu es d'avis qu'il n'y ait plus de Concordat ?

—Moi, j'ai des principes, je suis pour la religion laïque... l'église, le pape, les évêques, les prêtres... tous laïques !

Guibollard revient de l'Hôtel des Ventes :

—Il y avait, dit-il, des occasions magnifiques. Ainsi, j'ai vu vendre pour dix-huit francs vingt-quatre volumes superbes.

—Quel était cet ouvrage ?
—C'était intitulé : *Œuvres complètes*.

Dans une brasserie :
Deux consommateurs se disputent.
—Vous êtes, dit l'un, une canaille, un idiot.

—Voyons, voyons, intervient un paisible bourgeois, il me semble qu'il était suffisant d'appeler monsieur "canaille", sans lui dire encore des choses susceptibles de le blesser.

Fuité des attaques de l'envie et de la malice : — En dépit des efforts de ses calomnieux (poussés par l'envie, la haine, la malice et le manque de charité) la direction de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, continue de faire son chemin comme d'habitude, faisant le bien par sa donation principale de \$1,000,000 au célèbre hôpital de la charité de la Nouvelle-Orléans et ses distributions mensuelles en sommes de \$75,000 en baissant, aux heureux porteurs de billets du grand tirage mensuel, le 1791ème, le 14 avril. Pour plus amples informations s'adresser à M. A. Dauphin, New-Orleans. La.

Lili, petite Parisienne de quatre ans, n'a encore rencontré dans les rues de la capitale que des véhicules durement attelés à des chevaux.

Aussi son étonnement a-t-il été considérable lorsqu'avant hier elle aperçu sur le boulevard un cheval sans brancard, tenu en laisse par un palefrenier.

—Oh ! papa, s'est elle écriée avec feu, regarde donc ce dada à qui on a coupé sa voiture !

Chez une chiffonnière de la rue Mouffotard :

—On ne voit plus votre fils, madame Bichut ?
—Je l'ai placé : il est garçon de recette.

—A la Banque de France ?
—Non, dans les cours... pour un aveugle.

X..., un nouveau marié qui fait déjà chambre à part avec sa femme, est réveillé en sursaut à deux heures du matin.

Le feu est chez lui.

A la hâte, X... passe un pantalon, prend quelques objets précieux, et, à moitié endormi endormi encore, il descend, traverse la rue et sonne chez un ami.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demande celui-ci en le voyant.

—Le feu a pris chez moi.
—Ah ! mais... ta femme ?

X... (se frottant le front) — Surtout ! il me semblait bien aussi que j'oubliais quelque chose.

De tous les pieds dont il est fait mention dans l'histoire, ceux de la Reine Berthe, de Charles Thibault et autres, il n'y en a pas qui aient acquis une renommée semblable à ceux de Cizole.

Cizole a des pieds de cochon qui feraient venir l'eau à la bouche de St Antoine. Cizole a élevé la charcuterie à la hauteur d'un art. Ses saucissons de Lyon, ses saucissons à l'ail, ses cervelas et ses galantines renportent la palme à Montréal. Le restaurant de la Renaissance No. 72 rue St Laurent offre tous jours aux clients un menu des plus recherchés. La cave de l'établissement contient les vins des meilleurs crus. Observez que les prix de Cizole sont des plus modiques.

La reprise de *Rigolotte*, à l'Opéra, a remis en lumière l'antipathie que professe Victor Hugo pour la musique.

On en causait un soir chez le maître. Il protesta.

—On a tort, dit-il. Je n'aime pas toutes les musiques ; mais il y en a en faveur desquelles je fais exception.

—Et ce sont ?...
—Le tambour et la trompette.

Entre plusieurs books :
Deux cabotins passent en revue les artistes des grands théâtres.
— Que penses-tu de O... ?
— Hé ! hé !
— Et D... ?
— Peuh !
— Et de Madame S... ?
— Vois-tu, il n'y a que nous deux, et encore toi... !!!

Entendu sur le boulevard... extérieur :
— Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?
— Je suis entré chez un changeur.
— La nuit ?

Enfant, Calino, en revenant de l'école, se bat avec un camarade, et attrape un écorchure au front. Au dîner, son père lui dit : "Qu'est-ce que tu as là ?"
— Papa, j'ai rien.
— Mais si, tu as quelque chose.
— Je me suis mordu au front ?
— Imbécile ! est-ce qu'on peut se mordre au front ?
— Tiens ! je suis monté sur une chaise."

"Calino, prends garde à ta pie, voilà la chat."
CALINO — Laisse donc ! une pie, ça vit cent ans !"
"Calino, tu as mis un de tes bas à l'envers."
— Dame ! puisqu'il y a un trou à l'endroit."

Vitellius a rencontré l'autre jour son confrère Lucullus dans une des allées des Champs Elysées et la conversation tomba naturellement sur la cuisine... Ils finirent par tomber d'accord sur un point. C'était que les habitants de Montréal étaient les hommes les plus heureux du monde parce que pour 25 sous ils ont tous les jours au grand Restaurant, Duperouzel un menu que ne désavouerait point le plus fin gourmet. Allez au lunch de ce grand restaurant et vous serez épaté de la richesse des mets qu'on vous servira pour votre argent.—26—41

Au restaurant :
Un anglais. — Gâçon, la câ'te.
Le garçon. — Voui, milord Quel potage ?
L'anglais. — Teut'le'soup (turtle soup).
Le garçon (ahuri). — Toutes les soupes ! Il veut manger toute la tortue.

Un anglais, débarquant à Dunkerque, entre chez un perruquier.
— Mon cher, moi être délicat beaucoup pour la barbe. Voilà une guinée si vous rasez moi sans couper.
— Mille grâces ! milord.
— Yes, mais voici deux pistolets. Si vous coupez moi, moi ferai sauter cervelle à vous.
— Parfaitement, milord.
Le perruquier accomplit l'opération avec la plus grande dextérité.
— Compliments ! dit l'Anglais, les pistolets n'ont pas fait tomber vous.
— Je n'avais rien à craindre, milord.
— Pourquoi ?
— Si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le cou.

Une phrase étonnante, cueillie dans un réquisitoire de cour d'assises :
"Regardez cette face de criminel, s'écrie le procureur général, examinez en face comme moi cette tête d'assassin, et vous verrez, messieurs les jurés, dans l'œil de ce misérable, le reflet du dernier cri de la victime !"

"Napoléon !... un ambitieux ! s'il était resté simple capitaine d'artillerie et mari de Joséphine, il administrerait encore la France !"

Jeune gens, lisez ceci

La Voltaic Belt Co. de Marshall, Mich., est prête à envoyer sa célèbre ceinture électro voltaïque et autres appareils électriques à l'essai pour 30 jours aux hommes (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, de perte de vitalité et de puissance virile et de toutes espèces de maladies. Aussi pour les rhumatismes, la névralgie, la paralysie et plusieurs autres maladies. On garantit un retour certain à la santé et à la vigueur. On ne court aucun risque puisqu'on permet un essai de trente jours. Ecrivez de suite pour leur pamphlet illustré qui vous sera expédié gratis ;



Tous les matins il mange deux petits enfants de cinq à six mois grillés sur toast ou à la croquette au sel.

Medicine Hat, 8 avril

Les Sioux et les Cris pour entraver la marche du 65ème bataillon ont eu recours à un carieux stratagème, stratagème dont l'usage doit être réproché par le droit international. Ils ont vidé et répandu sur la neige une dizaine de tonnes de mélasse, enlevés dans les magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson.
La liqueur s'étendait sur une ligne de quatre arpents. En arrivant devant la mélasse les Canadiens se sont mis à quatre pattes et ont commencé à la lécher. Les Indiens voyant nos compatriotes accroupis, ont fait pleuvoir sur eux une grêle de balles, heureusement personne n'a été blessé. Les volontaires après avoir nettoyé la mélasse se sont avancés courageusement contre les sauvages qui se sont enfuis dans le plus grand désordre.
Les volontaires sont arrivés ce matin à Medicine Hat. Ils ont trouvé le chapeau du docteur tout bossé et rempli de vieux médicaments hors de service une seringue en plomb, deux paquets de savoyanne, une fiole de teinture de carotte à mères, une tabatière à moitié remplie de tabac du diable, et deux vieilles siroines.

Winnipeg 8 avril

Le colonel Onimet se plaint beaucoup du gouvernement qui n'a pas donné au chirurgien du 65ème bataillon tous les médicaments nécessaires pour le service des ambulances. Dans les caisses de médecines plusieurs fioles sont vides.
Hier le Docteur Paré, étant absent du camp, un soldat de la compagnie du capitaine Étudier fut pris d'une violente colique.
En l'absence du chirurgien il s'adressa à son sergent. Celui-ci ouvrit un livre de médecine au mot "colique." L'auteur disait qu'il fallait administrer au patient une cuiller à soupe du remède contenu dans la fiole No. 15. Malheureusement cette fiole était vide. Le sergent eut un éclair de génie : Puisqu'il manque du 15, se dit-il, il faut trouver son équivalent. Je vais lui donner la moitié d'une cuillerée de la fiole No. 9, l'autre moitié prise dans la fiole No. 6. Ça fera le No. 15 et le malade guérira.
Le sergent prépara la mixture, mais, à son grand étonnement, le médicament ne réussit pas et le soldat claquait deux heures après.
Voilà un des inconvénients des caisses de médecines à fioles numérotées.

Prince-Albert, 8.

Il y a eu une rencontre ce matin entre un détachement d'éclaireurs du 65ème bataillon et une bande de 50 Tétons Sioux. Après une escarmouche qui dura environ quinze minutes, les Tétons Sioux battirent en retraite laissant 15 morts sur le champ de bataille. Personne n'a été tué du côté des Canadiens. Le soldat Wattier qui s'était un peu trop avancé au milieu des ennemis fut scalpé par un guerrier indien. Sa chevelure a été reprise par un de ses camarades. Le chirurgien du bataillon ne la replacera pas sur son crâne avant la fin de la campagne, parce qu'elle n'était pas taillée de la manière réglementaire. Le soldat Wattier sera obligé de porter une tuque de Trappeur jusqu'à ce qu'on lui replace le cuir chevelu.
Un volontaire, abonné de l'Étendard scandalisé par la tournure que prenait la campagne, a refusé de s'aligner devant les Tétons Sioux. Il passera demain devant une cour martiale.

Un mot d'avare rural :

Les bourgeois de Pignon ont l'habitude de faire leurs aumônes le vendredi seulement. D'autres jours, inutile de chercher à les apitoyer. Le bureau de leur cœur est fermé.
Un matin, un pauvre diable déguenillé, grelottant de fièvre, se présente à la porte de l'épicier Landoux.
— Que voulez-vous ? C'est aujourd'hui samedi. Vous le savez bien.
— Mon cher monsieur, je n'ai pu quitter mon lit hier.
— Ça ne me regarde pas. Vous n'avez rien avant vendredi. Il faut être exact.

COUACS.

La Minerve du 6 courant, dans un compte-rendu de la messe de Pâques à l'église St-Jacques dit que M. Tanorède Trudel a chanté le *Tantum ergo* de Riel (*sic*). Voilà de la musique appropriée au temps de l'insurrection. Le *Canard* croit que notre populaire ténor chantera demain : *Nunc dix Metis*.

Le froid que nous avons eu au commencement d'avril a fait dire quelques vieux citoyens de Montréal : " Dans le bon vieux temps, vers 1832, nous avons vu la glace avoir six pied d'épaisseur." Dans les glaciers.

Mendiant philosophe :
Il tendait la main en psalmodiant un lamentable :
" N'oubliez pas... "
Passe un bourgeois :
— N'avez-vous pas honte, lui dit ce dernier, d'implorer la charité publique ? Jeune et fort comme vous l'êtes, vous pourriez facilement trouver du travail.
— Hélas ! mon bon monsieur, c'est impossible, toutes les " branches " du commerce sont accaparées par les bourgeois, il ne reste que le " tronç... " pour les pauvres !

Notre ami Gribouille est plongé dans la lecture des faits divers.
A ce passage :
" Lorsque les deux agents, accablés par le nombre, voulurent faire usage de leurs revolvers, les coups de pieds et les coups de poing plurent de toutes parts... "
Gribouille pose son journal et réfléchissant :
— ... Diable de journaliste qui veut nous faire croire que des coups de pied et des coups de poing peuvent plaire de toutes parts.

Madame D... avait fait demander une bonne dans un bureau de placement.
Le bureau de placement lui adressa une grosse fille à l'œil hardi, à la voix sonore, au geste délibéré.
Mme D... refuse ses services.
Quelques jours après, la même grosse fille revient chez madame D... pour renouveler ses offres.
— Encore vous ! lui dit elle fort surprise de sa nouvelle visite, mais vous vous rappelez fort bien que je vous ai déjà refusée...
— Mais madame, je viens d'un autre bureau !

En famille, le père dit aux siens :
— Moi, si jamais je meurs, je ne veux personne, absolument personne, à mon enterrement.
— Ça s'ra bien gai pour nous.

Une importante nouvelle qui va bouleverser le monde musical :
D'après les cercles les mieux informés, il est fortement question de supprimer de la gamme les deux notes *fa* et *la* qui sont tout à fait inutiles, puisque *fa c'est si* et *la c'est ré*.

En extrême Orient, d'après le *Journal des Abrutis* :
Anagramme de *Chine* : un *chien* et sa *niche*.
* * * Chinois, courbez l'échine devant l'amiral ditto, qui vous chine quand vous sautez sur votre mer.
* * * Pondez chinoises, méfiez-vous ! L'armiral Courbet casse les coques !

Au bal de l'Opéra :
— Comment qu'il s'appelle, celui-là ?
— J'sais pas, j'lé connais pas.
— Ah ! comme il vient de t'ficher une gifle, je croyais que c'était un de tes amis.

Un chirurgien bien connu, habile praticien, mais désagréable et brutal, est appelé chez un client riche autant qu'avare, atteint d'un cancer à l'estomac. Le malade, dont l'état est grave, goûte à l'idée des forts honoraires qu'il faudra donner.
— Docteur, combien me prendrez-vous ?
— Pas un centime !
— Hé ! merci, docteur !
— Ce sont vos héritiers qui payeront.

Dans un dîner de jolies femmes.
Un invité de sexe masculin hésite à s'asseoir à gauche ou à droite d'une jeune ingénuité.
— Pardon, mademoiselle, demandez-vous gracieusement avant de prendre une résolution, pouvez-vous me dire de quel côté vous portez votre revolver ?

Un écrivain qui a vainement tenté de se faufiler dans le sein verdoyant des quarante immortels du palais Marzarin, se trouve par hasard échoué au milieu du macadam.
Alors un sanglot lui monte à la gorge et d'un ton triste, il dit :
— On macadamise tout à Paris... Quand donc hélas ! macadamiserait-on ?

Aux alentours de la Bourse.
Un millionnaire traite l'autre de voleur.
Celui-ci se retire accompagné d'un de ses amis.
— Vous allez envoyer des témoins dit ce dernier.
— Pourquoi cela ?
— Il vous a traité de voleur.
— Mais, mon cher, en quelle année croyez-vous vivre ? Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat... Voleur ? ce n'est pas une insulte ; c'est une profession.

Entre nouvelles couches :
— Vous êtes en deuil ?
— Oui, de mon père.
— Il a dû vous laisser une belle fortune car...
— Lui ! c'était un bien trop honnête homme ; il a payé toutes mes dettes... Il m'a ruiné !

" Sont-ils bêtes, ces gens qui donnent un lettre à un commissionnaire ! ils se figurent qu'il la porte ; il ne la porte jamais. Moi, pour plus de sûreté, j'y vais toujours avec le commissionnaire. "

" Moi, d'abord, je n'aime pas les achetés. Quand j'écris une lettre anonyme, je le signe toujours. "

Calino au salon. (Lisant). — " Du cornet... né sans bras... " (A part) :
" Eh bien, qu'éque ça fait, s'il a des mains ? "

Calino écrit la lettre suivante à un de ses amis : " Mon cher ami, j'ai oublié ma tabatière chez toi ; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet. " Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en *post scriptum* : " Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher. " Puis il ferme sa lettre — et l'envoie.
" Mais, dit madame Calino, puisque tu l'as retrouvée...
— C'est trop fort ! veux-tu donc que cet homme s'échine à chercher ma tabatière ? "

Le Dîner de Pâques. — Où faut-il le prendre. C'est à l'étal ou plutôt au marché universel de Charles Meunier, coin de la rue Craig et de la Côte St Lambert. Là vous trouverez les plus belles viandes inspectées d'Ontario, gibier, charcuterie, légumes, viandes salées et fumées, en un mot tout ce qui peut être nécessaire dans une cuisine bourgeoise. Pas n'est besoin d'aller aux grands marchés, on trouve tout chez Meunier, les prix sont très modérés. Effets livrés à domicile sans charge extra.—27—41

On sait que la semaine dernière, au moment d'assister à une conférence, notre confrère M... est tombé gravement malade.
Le docteur Z..., dont les homioides par imprudence sont innombrables, se précipite au chevet du malheureux orateur.

Le cas est grave, dit-il, mais ne craignez rien, je vous sauverai par un coup de maître.
— Hélas, docteur, soupirez le malade, je sais ce qu'il m'attend, tous vos coups de maître sont des coups de dés.

Ah ça, est-ce vrai que notre terrible ami, qui faisait tant de bruit aux dernières réunions des mineurs de X..., soit brusquement parti à Biarritz ?
— Oui, mais ce n'est pas pour la mer qu'il est allé là-bas,
— Alors, pourquoi ce voyage aux bords de l'Océan ?
— Il veut étudier les " grèves. "

En police correctionnelle :
— Prévenu, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?
— J'ai à dire, mon président, que je n'ai pas pris d'avocat. J'espère que le tribunal me tiendra compte de ce bon procédé.

Mlle Lili interpelle sa gouvernante, une Bavaroise aux cheveux jaunes :
— Dites-moi, Gretchen : le bon Dieu, est-ce qu'il sait l'allemand ?

On disait à la comtesse de Santa-Grue, qui revenait de Venise :
— C'est bien beau, n'est-ce pas, bien pittoresque ?
— Mon Dieu, répondit elle, je n'ai guère pu en juger... Il y avait une inondation et toutes les rues étaient remplies d'eau.

Comment je me suis marié

Quelle sottise chose que l'administration avec ses employés, ses exigences, ses lenteurs et ses paperasses ! C'est à elle sans contredit que je dois d'être marié. Non point que je me repente d'avoir accompli cet acte ultra-légal ; car ma femme est charmante et j'ai trois bambins qui font autant de bruit qu'une brigade de cavalerie lancée au triple galop : brouhaha bien cher au cœur d'un père. Mais enfin, moi, Louis Prosper Balénier, j'avais toujours juré que l'écharpe du maire n'éclabousserait jamais mes yeux de ses reflets multicolores, et que je chausserais les pantoufles du célibataire le plus endurci. Vous comprendrez aisément qu'il est toujours triste de se voir en contradiction avec soi-même. Voici donc comment l'accident m'advint. J'attendais (car on attend toujours) à la mairie du Xe arrondissement que le bureau militaire voudrait bien m'ouvrir ses portes pour recueillir quelques renseignements sur le service que la patrie me réclamait pendant vingt-huit jours. Dans la même pièce, au fond, près de la fenêtre, dix à douze personnes gesticulaient, péroraient tandis qu'un garçon de bureau leur demandait comme dans un refrain. — Enfin ! votre témoin n'est pas arrivé ? — C'est étonnant, faisait un gros à la figure apoplectique, qui crevait dans une redingote trop étroite, Ledru qui est toujours exact... ; ou l'a pourtant bien prévenu. — Oh ! ce n'est pas étonnant, riposta un autre en forme d'échallas, avec une cravate blanche et des gants gris perle ; dans votre famille, on est toujours en retard. — Mais, mon gendre ! poussa le gros rougeaud. La porte du bureau militaire s'ouvrit ; et je ne puis suivre la discussion ; mais quand je ressortis le diapason s'était élevé ; la tonalité était devenue plus aiguë ; tout la note s'en était mêlée ; ou ne s'entendait plus ; il y avait de l'orage dans l'air. Comme je m'arrêtai un instant pour dire un mot à un employé qui passait, le monsieur à la redingote trop étroite, pris d'une inspiration soudaine, s'approcha et dans une grimace qui simulait un sourire : — Pardon, monsieur, excusez mon indiscretion, êtes-vous pressé ? Je ne compris pas tout d'abord. C'est qu'il nous manquait un témoin et si vous aviez quelque minutes à perdre, nous vous serions bien reconnaissants de... J'allais répondre que je n'avais pas le temps, quand j'aperçus la mariée qui, d'un regard anxieux suivait la minutie de son père. Elle était, ma foi, toute gontille avec ses grands yeux noirs qui brillaient sous la frêle blancheur de son voile, sa taille ronde qui se cambrait dans le luisant du satin ; et en moi-même j'admirais la petite main finement gantée qui froissait les plis de la jupe dans un mouvement d'impatience plein de grâce et de naïveté. Cet amoureux spectacle me fit chanter d'idée. — Parfaitement, dis-je ; je serai très heureux de vous être utile à quel que chose. Le gros monsieur me remercia vivement ; puis me présenta à la famille ; à sa femme Eulalie Baluchon, à sa fille Lucile, à son futur gendre Isidore Loupiot et à un tas de gens dont les chemises trop empestées coupaient les cous ainsi que des carcans et qui tenaient leurs chapeaux bête comme des campagnards aux comices agricoles. Quant au papa beau-frère, il s'apelaient Ludovic-Bastien Baluchon, demeurerait aux Batignolles et était employé au ministère de l'Agriculture et des engrais. La présentation faite, il se précipita au dehors. — Nous sommes au complet, cria-t-il ; mais il revint au bout d'une minute. — Le maire en marie d'autres ; et puis il faut de nouvelles formalités pour monsieur qui veut bien remplacer Ledru. — En v'là-t-il des embêtements, grogna Isidore Loupiot, que ma présence agaçait : nous n'avons pas trop

de temps, il y a encore l'église ; il est follement embêtant votre cousin, nous sommes obligés de nous adresser à des étrangers. — Ce n'est pas aimable pour monsieur, fit la mariée dans un joli sourire qui laissait voir les dents les plus blanches du monde. — Oh ! dans votre famille, ils sont tous comme ça ! c'est de la pose ! — Dites donc, mon gendre, vous n'êtes pas poli. — Oh ! je sais bien, vos parents ne peuvent pas me supporter, parce que je suis riche, et qu'ils n'ont rien. Étaient-ils toc les cadeaux qu'ils nous ont faits ! Je sentais que tout se gâtait, je m'interposai. — Voyons, monsieur, fit-je, en un pareil jour ! en ma qualité de témoin, je puis vous dire que de telles discussions pour des motifs aussi futiles... — Mâlez-vous donc de ce qui vous regarde, clama Isidore qui ne se contentait plus. La colère m'empoigna. Comment ! ce malotru, cette espèce de mal-taillé allait épouser une femme charmante, délicieuse, exquise ; par un sentiment que je ne comprenais pas, mais qui m'entraînait, je consentais à lui servir de témoin, et, pour comble de perversité, il m'agouillait de sottises ! Ah ! mais non ! Du reste, le papa beau-père ne me donna pas le temps de montrer mon mauvais caractère. — Mon gendre, cria-t-il, dans un humblement de son nez rouge comme bruisse, vous n'êtes qu'un paltoquet ! A ces mots, une fille retentit ; je vis des poings se lever, des cannes s'entrecroiser, j'entendis des cris de femme ; je me jetai au milieu de la mêlée, je reçus un coup dans l'estomac, un autre dans l'œil, un troisième sur le nez et je m'éloignai au milieu des hurlements de la bataille. II Les blessures n'étaient pas bien graves, et le lendemain j'étais sur pied. Etendu dans un fauteuil je réfléchissais aux événements de la veille, voyant dans le nuage des souvenirs le joli visage de la fiancée, quand un violent coup de sonnette me fit sursauter. Bon ! pensais-je, serait-ce Isidore qui vient achever son ouvrage ! Non, c'était M. Ludovic-Prospère Baluchon qui, sans me laisser le temps de respirer, m'accablait de protestations, m'abreuvait d'excuses, me surchargeait de remerciements et finale ment m'invita à dîner pour le soir même. — Vous comprenez, fit-il, en terminant, nous serions heureux de recevoir celui qui a pris notre défense... voyons, faites cela pour ma fille. Je promis d'être à la soupe sur le coup de sept heures exactement. On avait mis les petits plats dans les grands ; la nappe blanche, bien tirée, luisait sous l'éclat des verres et des couverts, tandis que le dessert habilement disposé formait comme un jardin aux mille couleurs. Naturellement, on parla du mariage manqué, de la brutalité du futur, et j'appris que ce monsieur n'avait jamais plu à Lucile, que seuls ses parents l'avaient poussé à cette union. Sans me l'expliquer, je sentais un vil plaisir à voir ces projets rompus, à entendre de piquantes moqueries partir de lèvres adorables sur un imbécile qui avait manqué son bonheur. Petit à petit, je me laissai prendre au charme pénétrant qui se dégageait de la jeune fille ; tous ses mouvements, ses attitudes, ses paroles formaient un ensemble enchanteur qui me poignait et me grisait ; et puis, n'y avait-il pas un coup de la Providence ? N'était-ce pas elle qui m'avait fait la cause du conflit ? Je ne pouvais, je ne devais pas désobéir à de tels enseignements ! Enfin, j'étais pincé ! Cependant j'hésitais encore, lorsque, la semaine suivante, allant faire une visite à M. et Mme Baluchon, on me raconta qu'Isidore, l'infâme Isidore, avait eu l'audace de revenir à la charge, de témoigner le plus profond repentir ; et, ô ironie des choses humaines ! les parents cherchaient à raccommoier l'affaire. — Vous comprenez, une si belle position ! Ils me prenaient à témoin, les bourgeois ! Oh ! alors je brûlai mes vaisseaux.

Je répondis que M. Isidore Loupiot n'était qu'un drôle, un salimbague, un insolent et... je formulai ma demande. Un mois après j'épousai Lucile. Voilà comment de témoin je passai mari ! Mais des administrations, ne m'en parlez jamais !

Falsification des œufs.

S'il est un objet qui semble difficile à falsifier, c'est assurément un œuf et cependant le British Mail affirme qu'aux États-Unis on se livre à cette fabrication sur une échelle assez vaste pour qu'un seul établissement puisse produire 24,000 œufs par jour ! Voici comment on procéderait : Les jaunes sont faits d'une pâte composée de farine, d'amidon et d'autres ingrédients. Les blancs sont faits avec de l'albumine, et chimiquement identiques aux blancs d'œufs. La peau intérieure est une pellicule de gélatine ; enfin la coquille est fabriquée avec du plâtre de Paris, elle est un peu plus épaisse que celles des œufs ordinaires. Le jaune est d'abord roulé en boule et congelé ; il est ensuite entouré d'albumine que l'on congèle aussi, après l'avoir soumise à un mouvement rapide de rotation qui donne à la sphère une forme ovoïdale ; puis il est plongé dans la gélatine, enfin dans le plâtre, qui sèche rapidement et conserve sa forme, après qu'intérieur est fondu et revenu à l'état liquide. Ou dit qu'au point de vue du goût, ces œufs sont identiques aux œufs naturels et qu'ils ont l'avantage de se conserver parfaitement pendant des années ; ils peuvent se transporter plus facilement que les œufs ordinaires, en raison de l'épaisseur de leur coquille. On peut leur donner un fumet particulier, qui les fait ressembler aux œufs de canard. Le canard nous paraît être la nouvelle donnée par le British Mail ; cependant, malgré son invraisemblance, nous ne considérons rien d'impossible à l'audace des falsificateurs, et l'on aurait réellement produit un tant de produire des œufs artificiels, que nous n'en serions pas autrement surpris.

Les canards en Chine.

Comme les anciens Égyptiens, les Chinois font élever les œufs de canes dans des poêles construits à cet effet ou dans le fumier. Les troupeaux de canards sont conduits dans des canots sur les bords de la mer où ils se nourrissent de moules et d'insectes. Comme fréquemment plusieurs barques chargées de canards s'accablent sur les bords de la mer, alors le surveillant frappe sur un plateau et les canards accourent, sans se tromper, à leur barque.

On voit près de Canton des embarcations qui portent des milliers et des milliers de ces volatiles. Au matin on les sort, et pendant toute la journée ils barbotent en tous sens. Quand vient le soir, le surveillant donne le signal, alors on peut voir la gent emplumée se presser pour gagner la passerelle du bateau. C'est à qui arrivera le premier, car les retardataires reçoivent des taloches.

A la sortie de l'Opéra-Comique, un vieux monsieur, à l'air respectable, décoré, pince la taille d'une dame dont la maigreur aurait fait rêver Pharaon. — Vieux polisson !... s'écrie-t-elle en se retournant. — Pardon, répond l'homme mûr avec une exquise politesse, madame veut dire sans doute : Pélisson, puisque je cherche à apprivoiser les araignées !...

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si ou adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block, Rochester, N. Y. — 24

LA PLACE DU GRAND SECRET

No. 102 & 104 Rue St Laurent. — ET — 438 Rue Loganochetière. Coin des rues St Laurent, et Loganochetière. I. MARTIAL le Photographe le plus populaire de Montréal pour la beauté de l'ouvrage et du fini. Il possède un procédé nouveau grâce qui donne une beauté et un ressemblance sans égale. Monette 50c. Cartes de Visite 75c. Cabinets \$1.50. Glaces \$2.50. Panneaux \$3.00. Boudoir \$3.00. Rayon chaque \$3.00. Pastel \$5.00. Peinture à l'huile \$20.00. — 22. — 41.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ce remède est infallible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. "Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

PRIX CAPITAL, \$75,000 BILLETTS SEULEMENT \$5.00 Parts proportionnelles

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$550,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais. La seule loterie votée et approuvée par le peuple de tous les états.

Occasion splendide de gagner une fortune. Quatrième grand tirage, classe D dans l'Académie de musique, à la Nouvelle-Orléans, le 14 AVEUIL 1885, 179ème tirage mensuel.

Prix Capital, \$75,000. 100,000 billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquèmes en proportion.

LISTE DES PRIX - Table with columns for prize amounts and their frequencies.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans. Pour de plus amples informations, écrivez librement, donnant votre adresse au long. Mandats de poste, mandats d'express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire. Billets de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés à M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington, D.C. Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à New Orleans National Bank, New Orleans, La.

NOUVELLE INTÉRESSANTE. AUX MÉNAGÈRES. INVENTION UTILE.

HOVER SOFA-LIT BREVETÉ.



Breveté en France, Angleterre, États-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant. Comme Sofa. Comme Lit. N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutées qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit. Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 4,8 à 6o ressorts. Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé. LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble on possède un salon ou une chambre à coucher. LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison. Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.